

Le théâtre qu'on joue

Numéro 14, avril-mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1979). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (14), 26-28.

Le théâtre qu'on joue

Balconville

à la Compagnie du théâtre Centaur

Écrite 60% en anglais et 40% en français, cette pièce de David Fennario, jeune auteur anglophone de Montréal, relate la vie difficile des familles ouvrières. L'action se passe dans un fond de cour qui n'est pas sans rappeler ceux de Tremblay et de Dubé. Mais la problématique diffère sensiblement. Fennario ne parle pas de la langue, de la culture, de l'ascension sociale même si le milieu qu'il dépeint nous y renvoie inévitablement. Il prêche plutôt la lutte des classes. Anglophones ou francophones, nous sommes tous exploités. L'idée de situer en arrière-plan le déroulement d'une campagne électorale (comme Altman l'avait fait dans *Nashville*) révèle les véritables intentions de l'auteur. Dénoncer les pouvoirs qui nous aliènent. Dans *On the Job* et *Nothing to lose*, l'auteur nous avait déjà habitué à une approche similaire.

Dans *Balconville*, Claude Paquette, journalier natif de la campagne, est mis à pied après plusieurs années de service et

son voisin Johnny Regan attend ses prestations d'assurance-chômage. Ils sont victimes du même système qui s'infiltré jusque dans les relations interpersonnelles et familiales. L'avenir des femmes et des enfants ne s'annonce pas meilleur. Que nous parlions anglais ou français, la misère reste la même dans les quartiers pauvres. L'incendie d'une maison voisine sera l'occasion d'une prise de conscience de l'exploitation qui les frappent, mais nous pouvons facilement supposer que les Paquette continueront à parler français entre eux et à s'adresser aux Regan et aux Williams en anglais. Ces derniers ayant encore le privilège d'être unilingue.

Même si certaines idées politiques de Fennario appellent des réserves, *Balconville* s'impose. Bien structurée. Opposant des personnages solides et bien campés. La pièce est habilement servie par la mise en scène de Guy Sprung. Un décor très fonctionnel de Barbra Matis. Une distribution excellente. Enfin, tous les éléments pour assurer un succès.

Si les ils avaient des elles au Théâtre d'Aujourd'hui

Chaque année dans le cadre des « Voies de la création », le Théâtre d'Aujourd'hui invite au moins une troupe du « jeune théâtre » à présenter un spectacle dans ses murs. L'expérience du Théâtre de Carton méritait d'être souligné.



De g. à d. : Yves Séguin, Marc Gendron,
Marie-Johanne Adam, Jacinthe Potvin.

Photo
Michel
Brais

Fondée depuis 1972, cette compagnie itinérante s'adresse essentiellement aux jeunes. La création de *Si les ils avaient des elles . . .* ou « l'histoire de notre malentendu avec nos rôles d'hommes et de femmes à réinventer » est leur première tentative pour rejoindre le public adulte.

Ce collectif construit à partir de la vie quotidienne, passe joyeusement la rampe. Agrémentées de musiques et de chansons, les différentes scènes témoignent d'une jeunesse tendre et quelque peu romantique qui se questionne sur le couple, l'amour et le sexe. La thématique n'est pas nouvelle, mais le jeu souple et sans prétention utilisé par le groupe me semble à lui seul créer l'intérêt du spectacle. Économie de moyens. Échange direct. Tout repose sur la performance des comédiens.

Domage que le message soit trop didactique. Farci de clichés. Raconté sur un ton enfantin. Déformation professionnelle (le Carton s'adresse d'habitude aux étudiants) ou parti pris éclairé, la démarche d'ensemble reste superficielle et redondante.

La tête de Monsieur Ferron au Théâtre d'Aujourd'hui



Premier plan : Denise Morelle, Suzanne Marier. Deuxième plan : Jacques Rossi, René Gingras, Denis Bouchard, Jean-Louis Paris, Lothaire Bluteau. Troisième plan : Lionel Villeneuve et Alain Fournier.

Photo Daniel Kieffer

Victor-Lévy Beaulieu aime toujours s'associer à des grands noms. Après la publication de *Monsieur Melville*, il nous présente *La Tête de Monsieur Ferron ou les Chians*. D'après *Le Ciel de Québec* de Jacques Ferron, cette pièce de VLB développe la scène où le Cardinal Rodrigue, Monseigneur Cyrille et Monseigneur Camille se rendent fonder une paroisse réservée aux Chians. Entreprise de javellisation catholique. Inventaire de notre pays incertain. « Épopée drôlatique » où le docteur Ferron placé au milieu de ses personnages, commente et dirige l'action. De la mort d'Eulalie Durocher à la naissance de Rédempteur Faucher.

De la rage à l'espoir. L'imagerie ferronnienne porte toute la collectivité.

Beaulieu vient d'écrire sa meilleure pièce de théâtre. Est-ce l'hommage qu'il rend « au plus grand écrivain que le Québec ait jamais produit » (dixit VLB) qui l'amène à se surpasser ? Se serait-il mis à l'école théâtrale de Germain ? La structure est vivante, originale et même brechtienne. André Brassard semble même effacer la mise en scène au profit du verbe, mais il ne donne que plus de force au jeu prenant des comédiens.

Inceste au Théâtre Expérimental de Montréal

Étude à trois personnages réalisée par Patricia Nolin, Alice Ronfard et Jean-Pierre Ronfard, *Inceste est (?)* ou pourrait être la troisième partie de *Orgasme* présenté l'année dernière. Après le succès de *Orgasme I*, le deuxième fut un échec parce que trop théorique et statique. Cette présente étude continue d'explorer l'univers complexe des relations amoureuses et familiales.

Une fille s'amuse avec un poisson rouge. Un homme, probablement écrivain, enregistre des textes. Une femme ramasse des épingles un peu partout sur le parquet. Le père baise la fille. La relation incestueuse continue. Même la mère y participe. Consentement ? Vengeance ? Le père imite sa mère à la demande de sa fille. Puis suit une partie d'amour

chien — chat ou père — fille. Le repas familial où ils classent les déchets au son d'une musique très classique. La danse père — fille où celle-ci l'enveloppe d'un drap blanc et le tue. Et le départ de la fille avec son poisson pendant que la mère fait cuire son oeuf.

Pas de prêchi-prêcha. Des images brutes. Symboliques. Significatives. La pénétration lente chez le spectateur. Le voyeur. L'intrus dans cet appartement très intime. L'inceste est silencieux. Avoué. Inavoué. Noué à chaque complexe d'Oedipe.

Dans la lignée des autres spectacles du Théâtre Expérimental, *Inceste* souligne encore l'originalité de la recherche de ce groupe.

Ben Ur
de Jean Barbeau

De g. à d. :
Yvon Dumont
Daniel Gadouas
Réjean Guénette
Mireille Deyglun
Colette Brossoit.

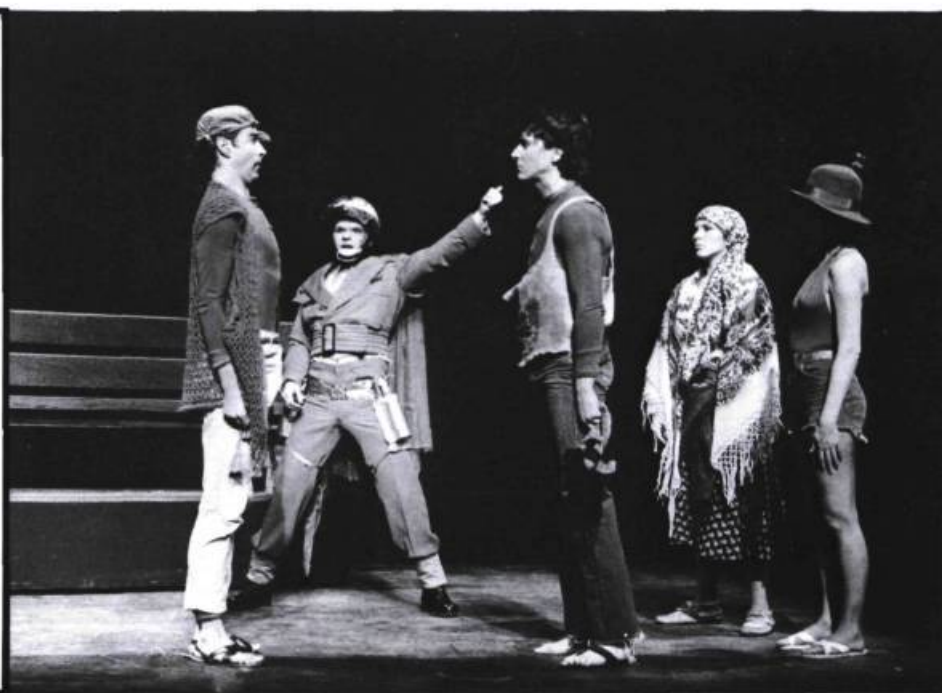


Photo André Le Coz

Ben-Ur
à la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Le casino voleur
au Trident

Créée en 1971, cette pièce de Jean Barbeau raconte la vie de Benoît-Urbain Théberge, surnommé Ben-Ur. « Un gars ben ordinaire » issu de milieu populaire. Après avoir quitté l'école encore adolescent, et essayé plusieurs jobs abrutissants, il devient agent de sécurité pour la « Brooks ». Peu payé pour transporter l'argent des autres, Ben-Ur semble d'abord trouver dans son nouvel uniforme toute l'énergie nécessaire pour changer sa vie, se cultiver en lisant une encyclopédie anglaise et se marier. Mais les nouvelles illusions tombent. Il retourne aux héros de son enfance : Lone Ranger, Tarzan, Zorro. Il rêve sa propre vie jusqu'au jour où son travail l'oblige à tuer un voleur. Devenu héros pour son entourage, il n'accepte pas ce nouveau rôle qui est bien loin de ses jeux enfantins.

Barbeau trace presque le portrait-robot de l'adulte-enfant québécois. Aliéné jusque dans le grenier de son enfance par la culture américaine. Ataviquement naïf. Serviteur-porte-paquet-des-autres. Coïncé entre sa mère dévote, son père omniprésent par son absence et sa femme insatisfaite. Oscillant du rêve compensateur à la réalité inacceptable, Ben-Ur devient l'anti-héros collectif de notre conscience préfabriquée.

Yvan Canuel colore subtilement cette bande dessinée de notre impuissance. Tableaux précis. Enchaînements rapides. Ponctuée par la musique humoristique d'Emmanuel Charpentier, l'action se déroule dans des dispositifs scéniques très fonctionnels de Michel Demers. Les comédiens, Daniel Gadouas (Ben-Ur), Françoise Graton (la mère) et Pierre Thériault (M. Verret) donnent le ton exact à l'ensemble de la production. Bref, un spectacle impeccable qui fait oublier quelques faiblesses du texte.

Dans la lignée des pièces politico-sociales québécoises à la mode, *Le casino voleur* d'André Ricard n'apporte guère d'éléments nouveaux au puzzle. Les querelles continuelles d'Aurélienne et Fleurimond Bluteau avec Gaudiose Giguère finissent par lasser. Patroneux d'une autre époque — ils sont dans la soixantaine — ils essayent de survivre dans un monde qui les a presque oubliés. L'autoroute passe derrière le garage de Fleurimond et le camping d'Aurélienne. Les terres de Gaudiose sont expropriées et il devient le gérant des « chiottes », mais ces événements ne sont que prétexte à de nouvelles chicanes de pouvoir et d'exploitation. Duplessisme ! Favoritisme ! Est-ce si dépassé ? Et l'arrivée de cette jeune anglaise, témoin de Jéhovah, au camping ne représente-t-elle pas le retour à des valeurs encore plus confessionnelles et aliénées que celles que l'auteur veut dénoncer ? Si Gaudiose part avec elle, n'est-ce pas, malgré son parti pris péquiste, par nostalgie plutôt que par attrait sexuel ?

André Ricard ménagerait-il la chèvre et le chou sous des grosses farces racoleuses qui donnent bonne conscience à tout le monde ? À vous de dénoncer. D'approuver. J'oserais même dire d'être péquiste. L'auteur sait écrire des dialogues vivants, d'un humour mordant. Mais la mise en scène de Michel Gariépy oublie une dimension essentielle du texte pour n'insister que sur le côté comique et racoleur. Le drame des vieillards passe au second plan. L'interprétation est trop réaliste. Paul Hébert (Fleurimond) est le seul qui fait ressortir le côté tragico-comique de son personnage. Jean-Guy (Gaudiose) et Denise Dubois (Aurélienne) caricaturent trop. Quand on joue sa dernière partie au casino voleur, qu'on peut tout perdre ou tout gagner, l'atmosphère n'est pas toujours si drôle, si légère.